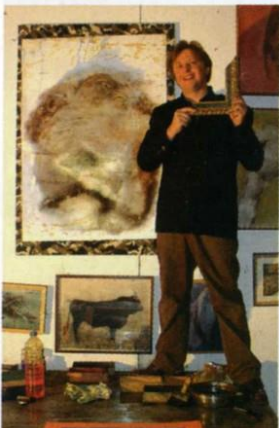




Jean-Marie BÉNÉZET



Alfons Alt sur sa table de travail et ci-dessous dans la manade Cuillé, juin 2002, photo Jean-Marie Bénézet.

Ecce Toro, négatif, La Belugue, (détail)

Alfons ALT,

Paulo m'appelle avec son accent parigot à couper au couteau : "Je descends à côté de chez toi, si tu veux on se voit, j'ai une copine qui vient en Camargue filmer un taureau et puis Alfons sera là". Il m'indique le chemin de cet endroit à côté de chez moi.

La Camargue de son rendez-vous est à deux Rhône de la mienne, chez Rafi Durand.

J'arrive en milieu de matinée et me gare un peu loin du groupe discutant devant le manège des chevaux. Je reconnais la longue silhouette à casquette de Paulo. J'essaie de savoir qui, de ces sept à huit personnes, est Alfons Alt que je ne connais pas. Cet aventurier, ce baroudeur qui, avec une chambre photographique posée sur un pied, un grand tissu noir sur la tête, a saisi un éléphant menaçant, un babouin, un macaque fuyard, un coq à Sauve, le cochon Albert et un semental à la Belugue, doit avoir quelque chose de Peter Beard.

Tout en m'approchant, je détaille cette assemblée souriante, dans la lumière de septembre. L'un d'entre eux soude une grille, certainement pour un box, mais je ne vois pas de Peter Beard.

Paulo et son copain Olivier, marchand de chevaux, me présentent à tout le monde et puis à un jeune homme aux souliers noirs impeccablement cirés, le pantalon noir un peu large mais au pli parfait, la chemise noire fraîchement repassée et au-dessus, une tête blonde au sourire d'un enfant ravi qui a retrouvé ses copains, une aire de jeu et un jeu. Il va photographier Paulo ! Pas le Paulo à casquette des Négresses Vertes, le compositeur du magnifique tube déjanté "Zobi la mouche", non Paulo le Manso avec lequel s'entraîne Rafi Durand. Le Paulo, qui cet après-midi va faire l'acteur de cinéma pour les besoins d'un court métrage, est manifestement plus sympathique avec son rejonador de patron qu'avec les deux jeunes femmes qui le filment. Il est allé jusqu'à vérifier le fonctionnement de la caméra, sans toutefois la casser, ni blesser l'opératrice, juste histoire de faire voir qu'il voulait bien donner son image, mais que quand même, il était ou avait été un Toro.

Cela se passe avec prudence et sans histoire pour Alfons, qui à son tour seul sur la piste, va attendre patiemment que Paulo arrête de gratter le sol, relève la tête et propose un profil franc pour passer à la postérité. Alfons m'a offert un peu plus tard ce Paulo. Installée dans mon bureau, cette œuvre est souvent prise par les visiteurs pour une peinture. Elle l'est aussi.

Alfons Alt est un photographe qui a un atelier. Il n'a pas de labo-photo au carrelage blanc

avec ses deux bacs révélateur-fixateur ou un bureau graphique, design et lumineux, rempli d'ordinateurs. Il a un atelier de peindre dans une friche industrielle à Marseille. Ça ressemble à celui des peintres qui, adeptes du dripping ou réalisant des œuvres monumentales, travaillent au sol. Le sol est humide, taché de traces aux couleurs improbables. Il y a de grands bacs d'eau, une grande table chauffante, plein de boîtes à pigment ouvertes, juste là à disposition, comme les couleurs sur la palette d'un peintre aux champs devant son chevalet, et des pinceaux, surtout des larges.

Il y a quelque chose de l'antre d'un alchimiste dans cet atelier, d'un alchimiste qui, passant un pinceau de la taille de ceux que l'on utilise lorsque l'on repeint son plafond, fait apparaître la patte puis l'épaulé de l'animal. On passe à l'œil, puis à la corne avant de venir "peindre" un sabot un peu plus bas. Les pigments s'imprègnent selon que la gélatine les retient plus ou moins. Les couleurs se croisent. Il laisse aller. La maîtrise est certaine, mais pas totale. La reprise du travail sur une zone pour l'obtention du résultat escompté est



photographe rupestre

stoppée ou détournée. Si la chimie donne un résultat qui le surprend, il l'adopte et la suit. Il parle d'un pourcentage "d'intervention divine", et ses œuvres entre peinture et photographie ont une présence, si ce n'est divine, pour le moins remarquable, souvent saisissante.

"Le divin de la peinture avec le réel de la photographie, ça a

toujours été mon projet. Quand je parle de divin pour la peinture, je parle de transgression, de transcendance".

Ce n'est pas pour rien que la peinture contemporaine qu'il préfère, "qu'il vénère" (c'est son mot), c'est Twombly ou Rothko.

Issu d'Iltertissen en Bavière, juste à côté d'Ulm "le New-York du Moyen âge", d'une lignée séculaire d'ébénistes par son père et de peintres d'église par sa mère, son univers familial comme géographique est artistique.

Enfant il dessine, puis très tôt photographie, dessine toujours, pratique la gravure et peint. Il donne dans le très signifiant. C'est la chose représentée qui compte et sur laquelle il réfléchit beaucoup. "C'était d'un réalisme fantastique, pour des tableaux très symboliques". Il joue déjà un peu avec la matière, avec la réticence de la graisse pour l'eau. "Je ne suis pas photographe par

faiblesse, je le suis par choix. J'ai toujours voulu mélanger tout ça".

Après avoir étudié l'ébénisterie, comme pour perpétuer la tradition familiale, il décide à vingt-quatre ans de quitter le sud de l'Allemagne et l'ébénisterie pour le sud de la France et la photographie.

Sa première photo avec un animal, prise en Espagne à Valence, est celle d'un toro et d'un torero juste avant l'estocade.

"En Allemagne, il y a un élan profond quasi philosophique vers la Méditerranée". Peut-être un peu plus développé chez lui. Certes, ce départ est motivé par une rencontre amoureuse, et il s'agit d'une méditerranéenne, latine, aussi brune qu'il est blond, "pas d'une danoise".

Il fait sa première exposition à Avignon et commence à pratiquer les procédés anciens et la photographie d'animaux. Sa première photo avec un animal, prise en Espagne à Valence, est celle d'un toro et d'un torero juste avant l'estocade. Il fait une série de photographies de corrida ratées, un peu floues, dont il tirera partie en les bidouillant pour en faire des images noires et blanches très goyesques. C'est ce travail qui séduira Bartabas avec qui il collaborera à partir de 1986.

Il commence alors à pratiquer la technique du résinotype. Il enduit de la gélatine spécialement fabriquée pour lui, et dont on ne saura pas plus, sur un lourd papier ou sur du bois. Elle conserve sa capacité à s'engorger d'eau, à attirer et retenir le pigment selon qu'elle a été protégée des UV ou altérée et durcie par eux. C'est l'eau retenant le pigment qui révèle l'image. Il retrouve ainsi la technique de la fresque pratiquée





La première image est celle d'un toro espagnol, toujours accrochée dans l'atelier juste au-dessus de sa table de travail. La seconde est un dindon. Deux images importantes qui annoncent ce bestiaire rupestre où l'animal redonne de l'animal. Sa gélatine étant composée de carcasse de bovidés, il veut redonner vie à ces animaux, morts stressés avant l'abattage, en faisant de leur matière des œuvres d'art. Une revanche comme une nouvelle forme de chamanisme.

Lorsqu'on lui parle du toro, il déclare que "le toro est un cornu et les cornus sont des animaux sacrés. Il y a quelque chose de spirituel, les cornes sont reliées avec le ciel. Ce sont les animaux

archaïques qui ont trouvé en se modernisant le moyen de se perpétuer. Il considère que la mort du toro est belle, sans le stress des animaux attendant leur tour de pistolet ou d'électrocution à l'abattoir. Cependant, il est gêné par les estocades laborieuses et le spectacle l'ennuie s'il n'est pas excellent.

Il propose en ce moment, avec le FIUWAC* à Nairobi, des œuvres tauromachiques, montrées dans un lieu très passager à des gens qui ne connaissent le taureau que dans l'assiette et ne pensent pas que l'on puisse faire des choses esthétiques avec. "C'est en Afrique ou en Asie qu'il faut montrer la corrida et pas vouloir convaincre les Européens du Nord qui ne sont pas vraiment contre".

Un avis d'une grande humanité...

Jean-Marie BÉNÉZET

* le FIUWAC, dont Alfons Alt est un membre très actif, est le Free International University World Art Collection. Il s'agit de la création d'un fond mondial d'œuvres d'art pour l'humanité, initié entre autres par Joseph Beuys en 1974, et destiné à être présenté dans les lieux les plus ouverts, les plus inattendus.

C'est en Afrique ou en Asie qu'il faut montrer la corrida et pas vouloir convaincre les Européens du Nord qui ne sont pas vraiment contre

des sacrifices, les béliers, les cerfs pour les Celtes, ici la corrida". La corrida l'intéresse parce que c'est un rituel, comme un culte



Ci-dessus, Prix Européen des Editeurs pour le livre photographique en 2000. Editions Actes Sud.

par ses ascendants peintres d'église et achète d'ailleurs ses pigments chez le fournisseur des restaurateurs de la Chapelle Sixtine.

Aujourd'hui, il appelle sa technique "l'Altotypie", parce qu'il l'a fait évoluer. "C'est un chemin sur lequel je cherche mon langage visuel".

C'est avec cette technique qu'il commence à peindre des animaux. "Ce qui m'intéresse, c'est de trouver un langage absolument universel pour parler à tout être humain de par ce monde. Chaque culture a ses allégories et ses symboles et l'animal est très souvent une valeur symbolique".



En haut à gauche, Baboon, Rhodésie, 1998.

En haut, Paulo, Mas Thibert, 2001.

En bas à gauche, Alfons Alt, Valence 1981.

Ci-contre, Bestiaire chez Actes Sud.